Il est donc bien à souhaiter, comme le fait remarquer le gracieux auteur, que chaque village de langue française possède sa société d'horticulture pour contrebalancer celle que la population d'éléments anglais y organise, ou lui donner la main selon les cas. Et, non seulement on devrait étudier là les plantes, mais encore les animaux, la nature tout entière, y compris l'homme, son maître.

Il est à souhaiter encore, que chaque collégien en vacances ait sa boîte de ferblanc passée en bandoulière, pendant quelques jours du moins, herborisant et étudiant les plantes connues ou inconnues qu'il rencontrerait à chaque pas. Ne retirerait-il pas plus de fruits de cette étude naturelle et intéressante, que des devoirs de vacances plus ou moins "penseurs" sur lesquels il est obligé de sécher si souvent ?

Combien plus utile, si les professeurs demandaient à leurs élèves de leur fournir une description aussi fidèle que possible de quelque plante ou animal, au lieu de les obliger à faire quelques traductions grecques ou latines plus ou moins "bâclées" ! Les vacances ne sont-elles pas faites pour courir les champs et se reposer du travail de tête obligatoire ?

Que le lecteur nous pardonne cette digression inattendue, et l'auteur notre incartade impardonnable sur son propre terrain.

Du moins jeunes gens en goût d'herborisation, munissez-vous d'un beau livre bien fait, pour vous aider dans vos propres recherches. Non pas d'un ouvrage à large envergure, où quelque savant vous donnera en termes "écornifistibulants," dirait Molière, une description archi-détaillée de chaque plante, le nombre exact des feuilles qu'elle doit produire par mois ou des fleurs qu'elle fournira par année, la vigueur des étales ou la longévité à une minute près du pistil, mais quelque chose de concis qui vous donne en quelques mots bien placés, les principales caractéristiques de ce que vous voulez étudier. A notre humble mais sincère avis, un meilleur ouvrage dans ce sens ne saurait se trouver que celui de M. E.-Z. Massicotte.

Et puis, en même temps qu'une description fidèle succinte de la plante que vous désirez connaître, vous aurez l'avantage et le plaisir de goûter la poésie qui se dégage de chaque ligne. Et cela vous aidera à trouver un divertissement d'autant plus grand dans votre promenade d'agrément et d'instruction.

Nous ne doutons pas que M. Massicotte ne continue la publication de ces gentilles monographies, car il est certain que chacun de ses lecteurs ne pourra qu'apprécier le petit volume qu'il a présenté au public.

Au moins, qu'il ne se laisse pas abattre ou même intimider par les Zoïles de son pays : la critique, bien loin d'arrêter l'écrivain dans ses essais, ne doit servir qu'à l'encourager ! Tout véritable talent, d'ailleurs, doit s'attendre à recevoir quelques-uns de ses traits : il n'y a que la nullité qui passe inaperçue.

A. J. de Lincourt

DANS LE MONDE — AU CLOITRE

(Voir gravures)

Contraste !... Hé mais ! tout n'est-il pas contraste dans la vie ?

Opposition de sentiments... mais taisons nous, on nous accuserait de faire de la politique !

Serait-ce bien de la politique ? Je répons hardiment : non, puisque le contraste, je le veux bien, c'est l'opposition de sentiments ; mais ce que je dénie, c'est du sentiment à la politique.

Faut-il, de cette vérité, donner une preuve ? En Angleterre je la trouve, eût dit La Fontaine... et au Canada également, où l'opposition ne se constate absolument que dans les effets qui se font ressortir mutuellement — nous dit à son tour le gracieux dictionnaire. Et ceci aussi, je le trouve par le rouge et le bleu : cela se fait ressortir mutuellement, mais je défie

le plus casuiste des... Chamberlain d'y découvrir l'ombre d'un sentiment !

De même — vous allez me dire : de même : que quoi ? — Attendez ! de même, dis-je, le contraste de nos gravures. Je ne mets pas de verbe, cela rend ma phrase plus... obscure, ma pensée plus... claire.

Y a-t-il sentiment, je vous le demande, dans ce couple ou cette couple (je ne puis me prononcer), ou même un effet quelconque pouvant faire ressortir un autre effet dans la gravure opposée ?

Peut-on comparer les petites choses aux grandes dans le cas de dissemblance absolue entre celles-ci et celles-là ?

Le couple — ou la couple — semble jouir de la vie pour la vie ; dans l'autre gravure, on croirait voir resplendir ces belles paroles du Christ : "Elles ont choisi la meilleure part."

Le ou la couple mange, boit, jouit — et vit pour cela : que lui importe l'enfant qui pleure de froid, de faim, l'ouvrier que la misère rend fou, la pauvre mère qui, pour sauver son bébé auquel elle ne peut plus donner de lait, lui donne la dernière goutte de son sang ?

Les religieuses chantent, sans doute, la gloire, la bonté du Dieu dont la Providence veille sur le passereau et sait défendre ou protéger le ciron. Mais voyez-vous cette vénérable mère, appuyée, d'un côté sur son bâton, de l'autre sur le bras d'une plus jeune ? Demandez-lui à quoi elle a usé sa vie, pourquoi elle est ainsi voûtée : c'est qu'elle a parcouru tous les jours de la semaine, toutes les semaines du mois, tous les mois des ans, les bouges où les mondains craindraient de pénétrer, parce qu'ils se sentiraient condamnés. C'est qu'elle a passé presque toutes ses nuits au chevet des malheureux qui, auparavant, blasphémaient de leurs souffrances, mais après... Oh ! après votre passage, ô noble petite Sœur des pauvres, ange illuminant l'enfer moral du prolétaire rejeté de la société barbare tant elle est civilisée, après votre passage le sourire est revenu, la prière a consolé... parce que, sur vos traces bénies, marchait... lentement... très lentement — pour rester plus longtemps — la divine ESPÉANCE !

...Contraste !...

J. J. Massicotte

LES SOIRÉES DE FAMILLE

Le moment nous semble bien choisi pour causer de cette question avec nos lecteurs. D'une part nous publions, dans ce numéro, le portrait des principaux artistes du Monument National, par notre artiste photographe, M. J.-A. Dumas, d'autre part M. Gonzalez Désaulniers vient d'écrire, dans *La Patrie*, un article sur les *Soirées de Famille* qui est bien élogieux en somme et qui a eu beaucoup de retentissement.

Certes, notre plume n'a pas l'autorité de celle de notre ami Désaulniers, mais notre expérience personnelle du théâtre devrait nous permettre d'exprimer, à notre tour, une petite observation critique sur le même sujet.

Nous avons assisté à presque toutes les représentations données par nos compatriotes au Monument National, depuis près de deux ans ; nous avons suivi la marche progressive de ces soirées et nous sommes heureux de constater que M. Elzéar Roy a su s'entourer d'une pléiade d'acteurs dont le talent se développe chaque jour dans un ordre naturel et parfait.

Sous ce rapport, tout est bien, et nous ne partageons même pas l'opinion de M. Désaulniers critiquant certains gestes familiers à quelques acteurs. Ces gestes sont universellement admis aujourd'hui sur toutes les scènes, et leur abus seul peut devenir intolérable.

Nous voudrions plutôt attirer l'attention du directeur et des administrateurs sur ce point bien autrement important, à notre avis.

Il est admis aujourd'hui que le théâtre peut être utile de bien des manières. Pour nous, Canadiens-

français, il peut l'être encore plus que pour les peuples européens ou les peuples d'une seule langue.

N'avons-nous pas l'idiome de nos aïeux à conserver et à maîtriser ? n'avons-nous pas à nous pénétrer de ce qu'il a produit de beau et de bon ? Alors, pourquoi ne pas aborder le théâtre classique de temps à autre ? Pourquoi ne pas élargir le cercle des connaissances du peuple en lui mettant sous les yeux les chefs-d'œuvre de la scène française ?

Nous fera-t-on l'objection que nos acteurs ne sauraient se lancer dans une aventure aussi périlleuse ? Nous prédira-t-on que ce serait pour eux s'exposer à un échec ridicule ? Ces objections sont plus spécieuses que sérieuses, bien qu'elles soient les seules que l'on puisse offrir.

En effet, nos acteurs ont joué, au cours de la dernière saison, des pièces telles que *Le Malade Imaginaire*, *L'Ami Fritz*, *Le Gendre de M. Poirier*, etc., avec un succès peut-être plus considérable que celui qu'ils ont obtenu dans les petites comédies ou les mélodrames ordinaires. Nous nous rappelons surtout qu'après la représentation du *Gendre de M. Poirier*, nous avons entendu des gens, qui avaient déjà vu jouer cette pièce par Coquelin et sa troupe, dire qu'ils étaient agréablement étonnés de la façon dont on avait interprété cette comédie de grande envergure. Certes ces personnes ne faisaient pas de comparaison. Elles ne nous disaient pas que l'interprétation avait été égale, supérieure ou inférieure, elles nous laissaient entendre que nos compatriotes s'en étaient tirés avec honneur, et que la représentation avait été charmante.

C'est bien tout ce que les acteurs et le public pouvaient désirer du reste. Puis, il ne faut pas oublier que notre public est assez indulgent pour ne pas exiger plus qu'on ne lui donne et ceci est à considérer.

D'un autre côté, s'il est admis que nos acteurs ont du talent, il est aussi prouvé qu'ils sont consciencieux et qu'ils travaillent d'autant plus sérieusement que le rôle à jouer est plus difficile à rendre.

Donc, nous le répétons, donnez-nous du théâtre classique. Le public en a besoin pour connaître les chefs-d'œuvre de notre langue ; nos classes moyennes en ont besoin pour se remettre en mémoire les belles pages qu'elles ont apprises... et oubliées ; nos gens instruits en ont besoin pour se faire une idée personnelle de ces grandes productions.

Qu'on ne craigne pas pour le succès financier, les chefs-d'œuvre possèdent une attraction extraordinaire et nous croyons que les soirées de famille y gagneront des auditoires de plus en plus nombreux et de plus en plus distingués.

Voilà ce que nous avons à faire remarquer au sujet de ces soirées. Ce n'est peut-être pas très malin, mais c'est patriotique. Et pour conclure dans ce sens, nous invitons nos lecteurs à encourager notre théâtre national. Ils en retireront un bénéfice moral, ou du moins intellectuel, qui ne leur aura pas coûté cher et dont ils ne manqueront pas d'apprécier la haute valeur, un jour ou l'autre.

H. J. Massicotte

Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des habits qu'ils portent. — HENRI DE NAVARRE.

On rencontre quelquefois dans le monde des jeunes personnes, même des mères de famille qui, pour faire admirer leur bon caractère, ont toujours, avec les étrangers, le sourire sur les lèvres, la douceur dans la voix, l'empressement dans les manières ; et qui, lorsqu'elles sont rentrées dans l'intimité de la famille, semblent ne plus songer qu'à se dédommager de cette contrainte. Ne dirait-on pas que c'est l'opinion du monde qui répand le bonheur dans une maison ? Tandis, au contraire, qu'il est toujours la récompense des efforts que l'on a faits pour dominer ses caprices, pour dompter sa mauvaise humeur et se montrer toujours aimables et bons.